NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

71 N° 2 1949

Sexualité animale et amour humain

René BIOT

p. 135 - 151

https://www.nrt.be/fr/articles/sexualite-animale-et-amour-humain-2726

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

SEXUALITE ANIMALE ET AMOUR HUMAIN

Une étude portant sur la famille (1) doit nécessairement s'arrêter d'abord à l'aspect biologique des problèmes, qui seront examinés ensuite sous l'angle juridique ou sociologique, moral ou religieux.

Il est évident en effet que la famille tend à l'accroissement du nombre des vivants et l'on entrevoit d'emblée combien est longue la liste des questions qui pourraient être dès lors soulevées, du point de vue biologique : hérédité, eugénisme... C'est tout un monde qu'il conviendrait d'explorer et ce serait une tâche fort délicate, mais fort nécessaire d'ailleurs, que de s'appliquer à trier, dans la foule des observations qui ont été accumulées et des expériences qui ont été poursuivies, ce qui est vraiment sûr et objet de science authentique et ce qui reste encore du domaine de l'hypothèse. Un volume entier (2) n'y suffirait pas et il y faudrait une compétence peu commune. Cet article n'abordera donc nullement ce côté du problème biologique.

Mais un autre groupe de questions surgit. Qui dit famille et procréation, dit — ou du moins devrait toujours dire — amour. Et ce que le psychologue et le moraliste demandent alors à la biologie, c'est d'analyser avec eux quelle part revient à l'instinct sexuel dans ce mouvement si violent, qui envahit tout l'être, autant sentimental et spirituel que charnel, et qui fait désirer une prise de possession totale de l'autre ; quels sont les mécanismes physiologiques qui sous-tendent l'élan des cœurs et des âmes, qui en expliquent la violence, les déformations possibles. Là encore, c'est un monde immense qu'il importerait de défricher, nous ne saurions l'exposer ici dans son ensemble (3).

Mais, dans l'exploration qui serait ainsi faite de l'instinct sexuel inclus dans l'amour, on est très vite conduit à faire des comparaisons entre ce que l'on constate chez l'être humain et ce que l'on peut observer dans les espèces animales ; et l'on rencontre un grand nombre

---

(1) Le présent article sera repris comme premier chapitre d'un livre collectif qui portera le titre : *Recherche de la famille*, Ed. famil. de France, Paris.

(2) Sur l'ensemble de cette question on lira avec profit le livre de Paul Carnot, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris : *La Famille génétrice et génophylactique*, Paris, Baillière, 1946. Sur l'hérédité, voir notamment Guyenot, *L'hérédité*, Paris, Doin, 3e édition, 1942.

(3) Très nombreux sont les livres qui mettent fortement l'accent sur cette liaison somatopsychique qui constitue l'amour humain intégral. Tel *L'essai sur l'amour humain* de Jean Guitton, Paris, Aubier. Tels aussi nos essais *Le Corps et l'Ame*, Paris, Plon ; *Education de l'amour*, Paris, Plon. Telles aussi les brochures du Docteur Jouvenroux, notamment : *Témoignages sur l'amour humain*, Paris, Editions ouvrières. Voir aussi *Médecine et sexualité*, par le Groupe lyonnais d'études médicales, collect. *Convergences*, Paris, Spes (sous presse).

d'auteurs qui sont allés chercher les lumières qu'ils désiraient projeter sur la sexualité humaine dans la science zoologique et la sexologie universelle.

C'est sur l'intérêt et la valeur des observations qu'ils rapportent et des conclusions que certains en tirent, que nous voudrions réfléchir dans ces pages. Ce n'est donc pas une documentation de première main sur l'animal que nous versons au débat, nous ne sommes pas, hélas, naturaliste. Mais, mettant à contribution la science des autres, nous tenterons de la confronter avec ce que nous savons dans le domaine qui nous est plus familier de la psychologie sexuelle humaine et de l'amour.

I. A TRAVERS LE MONDE ANIMAL

La première impression que l'on peut retirer d'une incursion dans le domaine zoologique en matière de sexologie, c'est la diversité infinie des modes de transmission de la vie et du comportement qui l'accompagne. Diversité telle qu'elle est même déconcertante et qu'elle permet à des esprits, plus épris de pittoresque que de souci de synthèse, d'accumuler détail sur détail. Un livre, qui avait fait jadis beaucoup de bruit, *Physique de l'amour, essai sur l'instinct sexuel*, de R. de Gourmont (4), serait l'exemple typique de cette attitude.

Elle aboutirait facilement à une sorte de scepticisme élégant, non sans liaison du reste avec un amoralisme profond. L'auteur ne faisait pas de difficulté de le reconnaître, quand il écrivait... « la nature veut tout, elle est complaisante à toutes les activités et ne refuse aucune analogie à aucune de nos imaginations. Elle veut les constructions sociales de l'abeille, elle veut aussi la vie toute d'amour du grand paon, de l'osmie, et du sitaris. Elle veut que les formes qu'elle a créées se conservent indéfiniment et pour cela tous les moyens lui sont bons... Il n'y a pas dans la volonté de vivre la moindre trace de notre pauvre petite morale humaine ».

Et déjà cependant un esprit aussi dilettante que le sien était obligé aussitôt de se reprendre et d'ajouter : « Si l'on veut une morale unique, c'est-à-dire un commandement universel, tel que toutes les espèces le puissent écouter, tel que, en fait, elles le suivent selon l'esprit et selon la lettre ; si l'on veut en d'autres termes déterminer quel est le but de la vie et le devoir des êtres vivants, il faut évidemment trouver une formule qui totalise les contradictions, les brise et les transforme en une affirmation. Il n'y en a qu'une et on la répétera sans craindre et sans permettre aucune objection : le but de la vie est le maintien de la vie ».

Ainsi, même aux yeux d'un R. de Gourmont et à l'instant même

(4) Paris, *Mercure de France*. Les passages cités sont à la page 11.

où il raille « notre pauvre petite morale humaine », une loi — et unique pour lui — se dégage des faits innombrables qu'il va présenter avec une virtuosité d'écriture séduisante, loi qu'il dénomme même « le devoir » des êtres vivants, à savoir que sexualité et fécondité sont indissolublement liés.

On retrouve la même loi, mais sous une forme plus technique, dans le livre du Prof. Carnot : la sauvegarde de l'espèce entraîne comme conséquence que « le nombre des œufs des jeunes sera d'autant plus grand que la génophylaxie sera moins bonne et les risques de destruction plus élevés ». Il appelle cette vérité de base : « loi de compensation ».

Elle est, pour ainsi dire, la formule complémentaire d'une première loi, dite « loi évolutive », en vertu de laquelle « la génération est d'autant mieux assurée et protégée, avec un moindre gaspillage de matériel vivant et un meilleur rendement génétique, qu'il s'agit d'animaux plus évolués ».

Et le Prof. Carnot trace alors à grands traits une sorte de tableau général de l'évolution de la sexualité le long du déroulement des espèces animales que nous prenons la liberté de citer presque intégralement.

Une première catégorie est caractérisée par une *fécondation externe* : les gamètes sont libérés dans les milieux extérieurs, les jeunes y naissent de géniteurs inconnus. Cette catégorie comprend les animaux les moins évolués : vers, mollusques, crustacés, poissons, batraciens anoures.

L'auteur note que ce type de génération, dont on devine que les produits sont mal protégés, est fort loin du concept familial. Il présente cependant quelques cas bien curieux d'attraction intersexuelle (parures de noces, coquetterie des femelles, combats nuptiaux entre mâles), de rapprochement intersexuel transitoire, quoiqu'on n'y rencontre pas d'accouplement véritable ; mais surtout des faits intéressants de protection des œufs ou des jeunes par l'un ou l'autre des géniteurs.

Ce sont par exemple — les pages suivantes du livre du Prof. Carnot développeront cela en détails précis — une nidification par le mâle chez l'épinoche ; une gestation externe sur les appendices ventraux de la femelle chez l'écrevisse, ou sur le dos de la femelle dans d'autres espèces, ou sur les pattes postérieures du mâle chez le crapaud accoucheur, voire une poche incubatrice dorsale chez le mâle hippocampe ou dans la bouche ou les branchies de telles autres espèces...

L'autre catégorie comprend les animaux à *fécondation interne* : les gamètes mâles sont dirigés par copulation au contact des gamètes femelles dans l'organisme maternel. Ainsi la fécondation est beaucoup plus sûre et ses produits mieux protégés.

Deux grands groupes échelonnent la progression de la perfection biologique de cette forme de sexualité plus évoluée, les animaux ovipares, les animaux vivipares.

Chez les *animaux ovipares* les œufs, une fois fécondés, sont pondus au dehors. Un danger subsiste pour la survie de l'espèce. Parfois, ces œufs sont dépourvus de protection et abandonnés au soleil, comme chez beaucoup de reptiles, tels les crocodiles, les tortues. Mais le plus souvent ils sont abrités et les jeunes sont soignés, mais de façon fort différente selon la hiérarchie des groupes : insectes d'une part, et oiseaux ovipares de l'autre.

Chez les *insectes*, le mâle a généralement un rôle uniquement fécondant, si bien qu'il disparaît aussitôt ce rôle accompli ; souvent même il est alors tellement inutile qu'il est tué, par exemple par les ouvrières sociales chez les abeilles, ou même dévoré par la femelle elle-même, comme chez la mante.

Mais il est intéressant de noter aussi combien ce rôle éphémère du mâle est cependant étendu, dans les colonies sociales d'insectes : chez les abeilles par exemple, « en quelques instants seulement de vol nuptial, le mâle unique introduit dans la femelle reine, unique aussi, de quoi féconder en cinq ans plus de deux millions d'œufs ». Et le Prof. Carnot remarque le « caractère social dangereux d'un pareil mode de reproduction, où tout l'avenir de la ruche dépend d'un seul acte génital de quelques secondes, entre deux géniteurs uniques, d'ailleurs de même souche génétique ».

Dans ces colonies, socialement si spécialisées, la femelle est d'ailleurs, elle aussi, exclusivement fécondante. Sa tâche de pondeuse est tellement accaparante (telle termite pond ses œufs au rythme de un par seconde), qu'elle l'empêche de remplir un rôle protecteur des jeunes, issus de sa fécondité. De là la nécessité de la spécialisation de nourrices asexuées, consacrées aux soins des larves.

Ou bien encore dans telles autres espèces, la mère disparaît avant la naissance des jeunes. Et leur survivance est alors assurée par une sorte de prévoyance de l'espèce qui la fait pondre ses œufs dans des abris de genres extrêmement divers, où apparaît un génie inventif étourdissant de la vie, abris qui sont en même temps des garde-mangers préparés d'avance ; Fabre en a narré avec son talent incomparable des exemples saisissants.

En arrivant ensuite aux *oiseaux*, on rencontre des ébauches très nettes, sinon plus, de familles. La mère prépare avant la ponte un nid protecteur, elle y couve ses œufs, puis elle abrite, chauffe, nourrit, éduque ses oisillons. Souvent aussi le père contribue à cette tâche et nourrit à la fois la femelle et les petits. Mais, dès que la progéniture est en état de voler et de subvenir elle-même à ses besoins, cette préfigure d'amour paternel, maternel et filial disparaît, le groupe se

disloque et mâle et femelle se hâtent de recommencer, chacun de son côté, un nouveau cycle reproducteur.

Dans quelques espèces d'oiseaux cependant on observe ce que l'auteur appelle « de vieux ménages, affectueux et fidèles, qui, d'une saison à l'autre, retrouvent leur ancien nid et qui ressemblent déjà beaucoup à ce qu'il y a de meilleur dans la solidarité familiale humaine ».

En montant plus haut dans l'échelle des espèces vivantes, on trouve certains animaux, dits *ovovivipares*, chez lesquels les œufs mûrissent dans les oviductes, de telle sorte qu'ils sont tout près d'éclore à leur sortie. C'est une sorte de pont entre les ovipares et les vivipares, que nous allons maintenant rencontrer.

Avec les *animaux vivipares* se confirme la protection par la mère de la progéniture, par la gestation, puis par l'allaitement, comme cela se voit chez les mammifères.

Le rôle de la mère est considérable ; le mâle n'est le plus souvent chargé que d'une fonction très éphémère de fécondation, après quoi il s'éloigne, la femelle étant de ce fait polyandrique, au moins le long des années. La gestation interne, avec tout son système anatomique et fonctionnel de placenta qui assure l'abri, la nutrition, le maintien de la température de l'embryon, est suivi, après la mise-bas, d'une « symbiose » entre le petit et la mère, qui assure son alimentation par la lactation, et son développement par une phase quelquefois assez longue de protection et de dressage à la fois.

Mais une fois le jeune assez développé et capable de se suffire, il y a dispersion, parfois très brusque, et les nouvelles portées n'ont plus aucun lien avec les précédentes.

« Exceptionnellement, chez quelques grands félins (lion), chez quelques anthropoïdes (gorille), on observe des ménages familiaux, à terme ou durables : le mâle, après son rôle fécondant, assume encore un rôle protecteur, non seulement vis-à-vis des jeunes, mais encore vis-à-vis de la femelle... Le couple générateur, devenu couple familial, est alors de type patriarcal : le mâle, plus grand et plus fort que la femelle, se charge de la poursuite des proies, de la nourriture et de la défense de toute la famille, tandis que les soins de la progéniture incombent à la mère ».

Tel est, en bref, le message de l'histoire naturelle (5). Cette incursion dans le domaine de la zoologie suffit à situer les problèmes que nous voudrions précisément, sinon résoudre, du moins amorcer dans cette étude.

(5) On trouvera dans le livre, classique, du docteur A. Hesnard, *Traité de sexologie humaine*, Paris, Payot, de très nombreux documents sur la sexologie animale. Quant aux travaux des spécialistes en zoologie, aux monographies de techniciens, nous ne saurions en donner ici des références, notre dessein est autre qu'une recension minutieuse.

II. CONFRONTATION

Guidés par les spécialistes ou leurs interprètes compétents, nous sommes conduits à retenir l'idée d'une progression qui se hausserait de palier en palier, depuis les formes les plus rudimentaires de la sexualité, assez voisines au début des stades végétaux, jusqu'à la forme familiale qu'elle atteint dans l'humanité. Et l'histoire de notre propre espèce nous montrerait une fixation presque universelle, et dès l'origine, de la monogamie et de la continuité du couple.

La question qu'il convient maintenant d'élucider se précise donc : de l'animal à l'homme n'y a-t-il, dans le domaine de la sexualité, qu'une simple progression ? ou bien sommes-nous en présence d'une continuité, certes, mais marquée par l'acquisition de caractères si spéciaux, si différents qu'il faut tout autant parler de discontinuité ?

Le désir qu'exprimait R. de Gourmont en tête de son essai, lorsqu'il disait que son livre voudrait « situer la vie sexuelle de l'homme dans le plan unique de la sexualité universelle » (le mot « unique » donne son vrai sens à l'intention) est-il de bonne méthode scientifique ? ou bien ne risque-t-on pas de mutiler l'objet que l'on se propose d'étudier et qui est précisément la sexualité humaine, si on la replace exactement sur le même plan que la sexualité animale ?

C'est une tendance de l'esprit scientifique contemporain que de recourir à l'observation et à l'expérimentation sur l'animal, en présence d'un problème de biologie humaine difficile à résoudre directement. On sait quel enrichissement la science a trouvé là et quelle fécondité la médecine y a puisée. L'expérimentation bernardienne a bouleversé de fond en comble les conceptions de la physiologie, de la pathologie, de la thérapeutique : il ne viendrait à l'idée de personne de répudier, voire de sous-estimer, l'acquis si précieux qu'un tel labeur a obtenu.

Mais il convient cependant de ne pas se laisser emporter sans esprit critique dans le courant qui pousse, quasi instinctivement, à transposer purement et simplement, les problèmes de la vie somatique humaine sur le plan de la zoologie. Il ne faut pas que la richesse des acquisitions que nous devons à ces méthodes nous fasse oublier qu'elles ne peuvent étreindre qu'une partie du réel.

Cela est déjà incontestable lorsqu'il s'agit d'étudier des fonctions comme la respiration. Bien qu'elles soient celles qui assurent notre vie « animale » — il serait plus juste de dire notre vie « végétative » — elles n'en sont pas moins incorporées à une unité totale qui ne cesse d'être autant psychique que physiologique (6). Mais, s'il est

(6) Nous nous sommes appliqué à remettre ces vérités en lumière dans *Le corps et l'âme*, Paris, Plon. Nous ne saurions en reprendre ici la démonstration. Nous disons « remettre » en lumière, car il y a là un oubli commis par

vrai que les battements du cœur ou l'assimilation de la moindre parcelle alimentaire peuvent être modifiés par l'annonce d'une mauvaise nouvelle, troublés par une préoccupation, et par conséquent ne sont pas rigoureusement identiques chez le cheval ou le cobaye et chez nous, à plus forte raison peut-on et doit-on se demander si la sexualité humaine doit être purement et simplement assimilée à la sexualité animale. Qu'il y ait des analogies, cela est indéniable, que la connaissance de ces analogies soit profitable, c'est très sûr aussi, mais une identification ne serait-elle pas une mutilation ?

Toutes nos fonctions, disions-nous, sont soumises aux influences du moral et toutes conditionnent profondément notre état psychique et moral ; il n'y a pas là action de deux puissances qui se suffiraient chacune à elle seule, dans son domaine, la physiologie de son côté entièrement indépendante et la psychologie non moins autonome, et entre les deux, plus ou moins souvent, plus ou moins occasionnellement une liaison ; comme le laisse supposer l'expression courante, fort insuffisante, qui parle des « relations » du physique et du moral. C'est de la façon la plus constante, en même temps que la plus étroite, que tout est, chez l'homme vivant, unité. Mais cela, qui est vrai et doit être rappelé pour toutes les fonctions corporelles, l'est infiniment plus pour la fonction sexuelle ; plus que toute autre, elle est intrinsèquement corporéo-spirituelle, si on peut écrire un mot aussi barbare.

Elle conditionne étroitement en effet notre morphologie, elle intervient de façon primordiale dans notre évolution staturale, elle colore notre mentalité de son cachet masculin ou féminin, les émotions qu'elle suscite en nous mettent en mouvement les fibres les plus intimes de notre sensibilité, son épanouissement dans l'orgasme partagé éveille dans les couches les plus profondes de notre personnalité des retentissements qui nous transfigurent. Et tout autant son activité dépend étroitement de nos dispositions sentimentales, nos désirs physiques sont exaltés ou éteints par les variations de notre humeur. Bref aucune de nos fonctions n'est à ce point pétrie de chair et d'esprit.

Comment dès lors l'assimilation avec la sexualité animale serait-elle possible ? voire quelle peut être la portée d'une comparaison ?

L'animal ne pourra manifester à qui l'observe que des modifications organiques, soit anatomiques, soit fonctionnelles, et des changements de « comportement ». Mais que nous révèle, en définitive, ce comportement ? est-ce qu'il est légitime, en stricte rigueur méthodologique, de le confondre avec des « sentiments » ?

Que l'animal sente, c'est bien sûr, ses réactions en témoignent.

---

la science moderne, tandis que le souci de l'unité dominait les conceptions hippocratiques par exemple.

Mais qu'est-ce pour lui que « sentir » ? Nous surprenons le mâle de telle espèce en train de poursuivre la femelle et nous disons qu'il est mû par le désir. Qu'est-ce pour lui que « désirer » ? Quelle commune mesure avec ce qu'éprouve un époux qui contemple le corps certes mais plus encore le visage et le regard de celle vers qui le porte un élan qui est autant un appel à la communion des âmes qu'une fusion des corps ?

Tel autre exécute autour de la femelle des allées et venues ; nous disons qu'il cherche à la séduire... Il chante et nous disons qu'il la charme... Mais nous ignorerons à jamais ce que perçoit la femelle du rossignol. En réalité nous transposons dans une supposée psychologie animale ce que ses actes nous suggèrent, par analogie avec la façon dont nous traduisons nos sentiments par nos attitudes et nos gestes. Nous cédons à une tendance anthropomorphique qui risque fort de nous faire illusion, de nous induire en erreur.

Les parures nuptiales ?... Mais comment les yeux de la faisane voient-ils le plumage somptueux que, nous, nous admirons. Ce sont nos yeux, ou plutôt c'est notre esprit qui voit de la beauté dans les couleurs des ailes des papillons, dans les modulations des oiseaux chanteurs... Peut-être l'attrait du mâle par la femelle et de la femelle par le mâle est-il d'un tout autre ordre, et exclusivement affaire d'effluves, pas même olfactives, mais vibratoires.

La question reste à l'étude et l'observation des comportements garde, certes, un intérêt réel. Et il faut reconnaître que souvent — toutes proportions gardées — c'est sur des manifestations extérieures que nous nous basons pour deviner ce que sentent et pensent nos semblables eux-mêmes, tant qu'ils ne nous en font pas confidence par la parole.

Il reste cependant qu'il n'est pas du tout sûr que la connaissance que nous acquérons des comportements sexuels des espèces animales nous aide à disséquer les mécanismes profonds de ce qui se produit dans la sexualité humaine, même si nous limitions l'examen à ce qui se passe à l'occasion de la mise en action de la fonction de reproduction proprement dite.

*
* *

Si maintenant l'on considère spécialement cette puissance de transmission de la vie, comment ne pas être frappé de la différence que présentent les fécondités animales et la fécondité humaine ? Déjà le Prof. Carnot nous le faisait remarquer en formulant sa loi de compensation par laquelle il codifiait la constatation que, dans les espèces où les soins du nouvel être sont très minutieux et donnent

ainsi le maximum de chances pour sa survie, le nombre des œufs et des jeunes est d'autant plus réduit.

Leuwenhoeck estimait le nombre des œufs de l'huître adulte à dix millions (nous citons d'après le Prof. Carnot). Poli, il est vrai, réduisait ce nombre à un million deux cent mille, mais il remarquait que, si tous ces œufs donnaient des huîtres adultes, s'il n'y avait pas la déprédation par les crabes et les poissons qui en sont friands, la postérité d'une seule huître remplirait douze mille tonneaux. Et l'on retrouve la même prodigalité de la vie chez d'autres espèces, la femelle de homard pond de six à douze mille œufs, la carpe six cent mille, la morue, au dire de Leuwenhoeck, neuf millions...

Si l'on met de tels chiffres en comparaison avec ce qui se passe dans l'espèce humaine, avec la ponte d'un seul ovule par cycle mensuel, on ne peut se défendre d'étonnement. Certes cette ponte se renouvelle tous les mois, certes les chances de fécondabilité de cet ovule sont portées au maximum par le nombre des spermatozoïdes émis à chaque acte sexuel ; mais ces animalcules masculins sont fragiles et la période durant laquelle l'ovule est apte à être fécondé est très courte. Aussi le fait est là : même les couples les plus féconds ne donnent qu'un nombre infime d'enfants, à côté de la « progéniture » qu'obtiennent les espèces animales. Les mots eux-mêmes ont ici une pleine valeur.

Déjà dans certaines espèces de mammifères — nous l'avons signalé plus haut — il y a une descendance peu nombreuse et corrélativement un attachement des géniteurs à leurs petits et réciproquement. On a là une ébauche du phénomène biologique, psychique et moral qu'est la famille, laquelle va s'épanouir dans l'espèce humaine dont elle constitue un trait caractéristique.

C'est qu'aussi bien, devant ces différences du nombre des engendrés, l'idée vient à l'esprit, elle s'impose à mesure qu'on réfléchit, que la fécondité humaine ne recherche pas tant le nombre qu'elle ne tient à la qualité du nouvel être qui viendra au monde. Tout se passe comme si, au lieu d'une pullulation de vivants, il y avait là apparition d'un organisme privilégié.

La longue gestation par la femme confirme cette hypothèse, d'autant qu'elle est suivie d'une phase, longue aussi, d'éducation. Contrairement aux autres rejetons qui, quasi dès leur éclosion, peuvent se suffire à eux-mêmes, l'enfant naît si cruellement dépourvu de tous moyens de se nourrir, de se préserver des variations de température, de se défendre contre mille dangers qu'il périrait infailliblement, s'il était abandonné tel quel.

Un jugement superficiel pourrait conclure qu'il y a là pour notre espèce une faiblesse et que la vie a marqué un recul en aboutissant à la forme humaine. Bien au contraire. Il se trouve en fait que cette longue période de latence entre la venue au monde et la pleine pos-

session des moyens qu'il acquerra d'année en année permet à l'enfant d'homme l'élaboration patiente et minutieuse (7) d'un magnifique réseau de connexions nerveuses, comme il n'en est pas d'autre exemple dans les espèces vivantes.

Il y a donc bien dans l'espèce humaine, comme chez toute autre, une sexualité qui tend à la fécondité. Mais cette fécondité est marquée d'emblée d'un caractère qui la met à part : elle est au service de l'activité nerveuse, et donc psychique et morale, qu'aura le nouveau venu ici-bas.

Ainsi dans sa finalité la plus indiscutable, la reproduction, la sexualité humaine est caractérisée par des orientations qui, tout en l'apparentant à la sexualité animale, l'en distinguent.

*
* *

Mais voici venir maintenant une autre source de différences.

On est vite amené en effet à constater que les espèces animales ne peuvent que très exceptionnellement dissocier sexualité et fécondité, tandis que l'être humain dispose, et probablement dispose depuis de longs siècles, de moyens de se procurer le plaisir sexuel, tout en rusant avec la conception. Bien avant Malthus, Onan connaissait les manœuvres anticonceptionnelles. Certains sociologues n'ont pas craint de présenter cette habileté de l'homme comme une supériorité, puisqu'il leur apparaissait de la sorte comme capable d'échapper à l'emprise totale et aveugle de l'instinct ; et ils ont pu pousser le paradoxe jusqu'à soutenir que l'extension du néomalthusianisme était un progrès dans l'évolution de l'humanité vers une phase où l'esprit dominerait.

Nous n'avons pas à porter ici de jugement de moraliste, on sait qu'il est particulièrement sévère et qu'il proteste contre l'équivoque que l'on propose en se servant du mot esprit pour désigner une attitude qui peut bien être plutôt un esclavage au service des appétits de volupté. Limitons-nous pour le moment à une constatation objective, sociologique.

Négligeons aussi pour le moment le fait que ces manœuvres anticonceptionnelles sont dangereuses pour la santé, au moins pour celle de la femme, ainsi que des études impartiales de médecins l'ont montré (8). Limitons-nous actuellement à la constatation objective de la

(7) Voir à ce sujet le livre admirable de Mourgue et von Monakov, *Introduction biologique à l'étude de la neurologie et de la psychopathologie.*
(8) Cfr Dr. Barbe, *Les conséquences pathologiques des pratiques anticonceptionnelles chez la femme,* Paris, Maloine.

possibilité de cette dissociation entre activité sexuelle et fécondité et retenons le fait sociologique de sa fréquence.

Rapprochons-le d'une autre observation, à savoir que la chasteté intégrale est possible et pour l'homme et pour la femme, à condition d'être totale, c'est-à-dire non point une simple continence matérielle plus ou moins mal acceptée, avec les refoulements qu'elle entraînerait alors, mais une disposition de tout l'être et une ouverture à la vie de l'esprit (9). Tandis qu'il semble bien que, dans les espèces animales, l'individu qui ne se reproduit pas est un échantillon diminué ; voire, lorsqu'il s'agit des espèces vivant en société, une charge tellement inutile pour la collectivité qu'on s'en débarrasse, une fois assurée la survie de l'espèce.

Sur ce plan, bien mieux encore que sur celui des fraudes immorales contre la vie, il se démontre que l'être humain est capable de surmonter l'instinct sexuel, disons de le sublimer, mieux : de le spiritualiser ; tandis que l'animal y est enlisé.

Chose curieuse, nous notions plus haut que les répercussions de la sexualité sur l'être total sont plus marquées dans l'espèce humaine que chez les animaux et voici qu'apparaît maintenant que, cependant, l'homme et la femme sont capables de chasteté (10) et l'histoire est là pour affirmer que les plus hauts sommets de spiritualité ont été atteints par cette voie héroïque.

Paradoxe ? Contradiction ? Ne serait-ce pas plutôt que nous voici engagés sur le chemin d'une vérité plus haute ?

*
* *

Ce qu'il y a de spécial en effet dans l'espèce humaine, c'est que la sexualité s'y présente avec une accentuation de la différence de ces deux composantes : la puissance de fécondité d'une part et la distinction psychique des sexes d'autre part.

C'est une idée sur laquelle insistait un jour le R. P. de Saint-Seine, dans une conférence (11) donnée à Lyon, au cours de laquelle il montrait quelle a été l'importance de la découverte que la vie a faite de la sexualité, un jour, le long du déroulement du temps. Reprenant le tableau de l'évolution générale des êtres, il mettait en lumière le fait

(9) Cfr dans *Médecine et sexualité*, par le Groupe lyonnais, Paris, Spes, les chapitres consacrés à ce sujet.

(10) Ainsi on pourrait définir l'homme : l'animal capable de chasteté. Tout autant que l'expression classique d'animal raisonnable, elle veut dire la même chose, elle marque la possibilité de l'emprise de l'esprit sur la matière animée.

(11) Cette conférence n'a pas été publiée, les idées doivent en être reprises et développées dans un ouvrage en préparation.

que, lorsqu'est apparue la différence entre mâle et femelle, a été ébauchée la préfigure de ce qu'est le dialogue dans l'espèce humaine. Au lieu d'un seul être, qui indéfiniment se divise mais n'a jamais en face de lui un autre être, la sexualité lui en présente un, à la fois semblable à lui et cependant différent, si bien que cette dualité tend à une fusion nouvelle.

Mais progressivement aussi se dessine, s'ébauche, puis se précise, à côté de la fonction de reproduction, ce que nous appellerions volontiers la sexualité psychique ; le fait que le mâle se distingue de la femelle et que le sexe imprime à tout l'être un « comportement » lorsqu'il s'agit des animaux, une « mentalité » lorsqu'il s'agit des humains.

Le dimorphisme sexuel est, on le sait, tellement accentué dans certaines espèces animales qu'il est arrivé que des naturalistes décrivent comme des espèces distinctes et dénomment comme des souches différentes, des êtres dont on a reconnu plus tard qu'ils étaient le mâle et la femelle du même couple.

Dans l'espèce humaine, il est vrai de dire, d'une part, si l'on s'en tient aux formes extérieures : la morphologie masculine et féminine, quelque distincte qu'elle soit, n'atteint pas ce degré de dissemblance ; et d'autre part : ce n'est pas seulement toute l'activité biologique, celle de la moindre cellule, ce n'est pas seulement la chimie hormonale, mais l'activité entière psychique, morale, spirituelle, qui est marquée, profondément, de masculinité et de féminité.

Tout se passe comme si la nature — disons plus nettement le Créateur et Ordonnateur de toutes les lois du monde — avait voulu dans l'espèce humaine, réaliser un couple où chacun soit à la fois profondément imprégné de son sceau sexuel et cependant semblable à l'autre. Entre ces deux êtres, le dialogue, dans la mesure même où il exige une compréhension intime, jaillit spontanément, préparé par les similitudes, par l'altérité aussi qui garantit contre le narcissisme.

Ainsi l'emprise sexuelle est, dans l'espèce humaine, à la fois moindre et plus forte que chez les espèces animales.

Moindre, en ce sens justement qu'elle n'absorbe pas toutes les puissances de l'être. La preuve c'est que, s'il est vrai, comme on l'a célébré tant de fois, que l'organisme féminin est transfiguré par la maternité, ou même déjà par le don charnel et l'imprégnation par les hormones masculines dont il bénéficie biologiquement, il est non moins sûr que la femme peut arriver à la même plénitude par des voies plus directement spirituelles, celle de la charité notamment. Elle échappe donc à l'enlisement dans la fécondité, qui est la seule raison d'être, en définitive, de toutes les femelles.

Mais cela n'est possible qu'à condition que cette spiritualisation de sa nature et le don de son cœur à ceux à qui elle se dévoue, elle

les fasse avec toutes les caractéristiques de sa nature féminine ; à condition que, dans ce renoncement même à la sexualité féminine fécondante, elle soit davantage marquée du sceau de sa sexualité psychique féminine. Les analyses inoubliables de Gertrude von Lefort (12), ou celles de Jean Guitton (13), ne laissent aucun doute sur ce point.

Des réflexions analogues, encore que moins classiques, pourraient être faites pour la sexualité masculine. L'homme peut se hausser au-dessus de l'appel des sens et au-dessus de l'instinct de l'espèce qui voudrait se perpétuer, mais il n'y parvient qu'à condition et dans la mesure où il le réalise en pleine virilité.

*
* *

On voit combien ces remarques nous éloignent d'une conception « sexualité-fécondité », selon laquelle, la fin exclusive de cette fonction étant de transmettre la vie, l'homme et la femme accompliraient intégralement leur destinée sexuelle par le seul fait qu'ils sèmeraient à tout vent, comme les graminées. Une fécondité recherchée pour elle seule et qui ne serait pas un acte d'amour resterait au plan de l'animalité. On se rappelle avec quelle indignation le juriste et moraliste italien, C. Viglino (14), stigmatisait l'attitude de ceux qui, sans amour pour l'être avec qui ils accomplissent l'œuvre de chair, ne s'en servent que pour obtenir, elle, une fécondation qu'elle demanderait à un homme ravalé au rôle de porteur de germes (15) ; lui, une lignée qui flatte son orgueil de mâle et qu'il impose à la femme, ravalée au rang de machine à gestation.

Mais tout autant les remarques que nous avons faites nous éloignent d'une conception « sexualité-volupté », selon laquelle ce serait pour notre seule délectation sensuelle que nous serions dotés d'organes doués à ce point de sensibilité. S'il est vrai que la perception de ce plaisir soit légitime lorsqu'il est inséré dans une activité totale de

(12) *La Femme éternelle,* Paris, Edit. du Cerf.

(13) *Essai sur l'amour humain,* Paris, Aubier ; notamment le chapitre sur la signification du sexe et ce qu'il dit dans sa conclusion sur la promotion de la femme.

(14) Dans quelques pages de l'*Education de l'amour* nous avons cité des passages de C. Viglino et attiré, autant que nous le pouvions, l'attention sur la portée de ses études. Elles mériteraient d'être groupées en un volume, qu'une mort prématurée l'a empêché d'écrire ; les spécialistes en psycho-sexologie y trouveraient matière à d'utiles recherches.

(15) On devine combien plus encore est irrecevable le prétendu « besoin » de fécondité, qui aboutirait à se servir de graines anonymes, ou tel prétendu droit des Etats à multiplier les vivants. Sur la fécondation artificielle, voir le n° 2, 1947, des *Cahiers Laënnec* consacré à cette question.

la sexualité ; s'il est vrai que la connaissance en commun de cette joie et le don que l'on en procure à l'être aimé exalte l'ensemble de nos facultés, affine notre acuité mentale ([16]), il n'est que trop certain aussi que ceux qui s'adonnent à une culture de la sensualité pour elle-même, en la détachant de l'amour intégral, se ferment aux réalités profondes que leur apporterait l'amour authentique. Sous prétexte de susciter en nous des élans de l'esprit, comme nous le disaient tout à l'heure les néomalthusiens, ce culte de Vénus ferme le cœur aux vraies aspirations qui font la dignité de l'homme.

Ces remarques nous conduisent donc tout au contraire à réaffirmer une notion « sexualité-amour », dans laquelle se manifestent à la fois la part que l'attrait corporel tient dans la naissance et le développement de l'amour ; la part que le sentiment tient dans la perception du charme, dans le renouvellement, et la durée de l'attirance ; l'appel enfin, inclus dans le bonheur de l'union, à un dépassement progressif de ce bonheur lui-même et qui par la paternité et la maternité (ne disons plus ici seulement fécondité) oriente les époux vers une spiritualisation incessante de leur attachement.

Nous voici loin, on le voit, de l'attitude d'un Schopenhauer qui présentait l'amour comme une sorte de piège que l'espèce nous tend, dans le désir qu'elle a de parvenir à sa fin, qui est sa propre durée par la procréation.

Il faut à notre avis renverser les termes et affirmer que l'amour se sert de l'instinct. Ou plutôt qu'il inclut l'instinct et ce qu'il a d'obscur et qu'il le hausse à vouloir, clairement, consciemment cette fois, cette fin qui est l'appel d'un nouvel être au monde. Mais, par le fait même, il transcende cette fin, car ce qu'il veut alors, ce n'est pas une paternité ou une maternité anonyme, pourrait-on dire ; ce n'est plus seulement *la* vie, ni même seulement *un* enfant ; mais bien, comme nous avons déjà essayé de le dire ailleurs, un être élu, désiré, unique en soi et que la progression des qualificatifs par lesquels on l'appelle désigne entre tous : *mon* enfant, *ton* enfant, *notre* enfant, né de moi, né de toi, né de nous et qui est indiciblement lui.

*
* *

« L'amour est animal, c'est sa beauté », ne craignait pas d'écrire R. de Gourmont. Plus nous l'analysons, plus il nous semble que, s'il plonge ses racines dans l'animalité, plus il s'en distingue essentiellement et que, même dans son incarnation la plus somatique, il transfigure les mouvements des molécules vivantes et les vibrations de nos nerfs.

(16) Cfr les analyses si pénétrantes et si justes de H. Rambaud, *La Voie sacrée*, Lyon, Lardanchet.

Lorsque les analyses freudiennes vinrent révéler à l'humanité que l'on retrouvait des résidus de sexualité jusque dans les plus hautes aspirations de l'humanité, on éprouva d'abord une sorte de scandale. Cette réaction d'épouvante traduisait simplement la méconnaissance, qu'on perpétuait dans ce domaine comme dans tant d'autres, de l'intraduisible unité qui caractérise la nature humaine, faite de chair et d'âme. Mais une vision plus juste de l'homme nous montre que, lorsque le regard va, pour ainsi dire, de bas en haut, lorsqu'il est parti des réalités organiques et des influences charnelles sur l'activité mentale et morale, il continue à retrouver du biologique, et donc du sexuel, jusque dans la façon dont notre âme prie et aime Dieu. Mais il ne faut pas oublier, en sens contraire, que, lorsque l'analyse part d'en haut, de l'esprit et descend de couche en couche jusque dans la chimie cellulaire, elle voit encore que c'est l'esprit qui anime la moindre activité vitale et que tout est chez nous humain, alors que tout reste animal chez l'animal.

Ainsi qu'il y ait du sexuel et donc de l'animal dans l'amour le plus épuré que deux époux éprouvent l'un pour l'autre, cela n'est pas contestable et ne choquerait que les aveugles qui auraient l'illusion de croire qu'aimer est le fait des âmes seules. Mais non moins exacte est l'affirmation que, jusque dans les plus vives émotions charnelles de l'amour, l'esprit est présent et qu'ainsi nous sommes au-dessus de l'animalité.

De là résulte que le rapprochement charnel ne peut pas être un acte physiologique exactement pareil aux autres : notre activité sexuelle engage d'emblée notre vie spirituelle. Alors qu'on peut mettre en œuvre les autres fonctions physiologiques, respirer, manger, marcher, sans déclencher immédiatement et irrévocablement des responsabilités de l'âme, ici tout est donné dès la première réalisation.

Avec nos autres fonctions à l'activité desquelles un plaisir est associé, par exemple l'alimentation et le plaisir gustatif, on peut faire des essais, goûter, comparer : ici, c'est tout ou rien. Celui qui prétend user du plaisir sexuel, cultivé pour lui seul et sans émotion de l'âme, mutile le caractère spécifique de la sexualité humaine, il va contre la nature [17].

Écrivant récemment un livre destiné à présenter l'institution familiale dans son ensemble [18], le R. P. de Lestapis consacre, comme il convient, un premier chapitre aux questions qui font l'objet de notre présente étude et il commente à ce propos des passages très révélateurs du roman de Morgan : *Sparkenbroke*. « Il s'était trompé » dit de lui-même ce personnage si complexe et si intéressant du reste,

(17) Cfr ce que nous avons dit de la prostitution dans *Problèmes de la sexualité*, Coll. *Présences*, Paris, Plon.
(18) *Amour et institution familiale*, Paris, Spes.

dans un moment où il analyse l'élan qui le pousse vers Mary, « il s'était trompé chaque fois qu'il avait cru rencontrer plus que la simple chaleur du sang ». Entendez : l'attirance sentimentale qu'il avait sentie poindre sous la volupté lors d'autres passades et que sa perspicacité lui fait découvrir avec justesse et à laquelle il avait failli attacher assez d'importance pour risquer de s'y laisser prendre, ne lui avait apporté en dernière analyse que des déceptions.

Mais c'est que justement il avait tenu à en rester à l'attirance. Du fait qu'il se réservait la possibilité d'une retraite, il ne pouvait pas connaître l'amour. L'homme ou la femme qui ne recherchent que « la chaleur du sang » et ne veulent que le plaisir, ne le connaissent par là même que tronqué : il n'est total que dans l'amour unique, mais cet amour est engagement.

Le libertin fuit cette entrave, il est puni plus qu'il ne croit, car il se prive lui-même et il prive sa partenaire occasionnelle de ce qui aurait fait le vrai prix de l'union des corps, sa vraie valeur.

Cette exigence, dramatique, tragique, terrible de l'amour n'est-elle pas une image, une préfiguration d'un autre amour, celui que l'homme est appelé à donner à Dieu dans le mystère inouï de la Paternité divine et de la Rédemption par son Fils ?

Donner et retenir ne vaut, dit le proverbe : celui qui, ayant mis la main à la charrue, se retourne en arrière, n'entre pas dans le royaume de Dieu. Se réserver une sorte de position de repli, quoiqu'on garde en soi une velléité de fidélité à l'amour incréé, n'est-ce pas essentiellement le péché ? alors que l'amour, dans ce domaine du surnaturel, — comme nous le constations à l'instant pour l'amour conjugal — n'est lui-même que lorsqu'il y a engagement total.

Il n'est pas de notre compétence d'insister sur ces perspectives d'infini ([19]). Mais comment ne pas marquer que l'amour conjugal, qui nous conduit à entrevoir comment, sur le plan religieux aussi, les demi-mesures sont une mutilation, revêt une grandeur spirituelle d'être porteur d'un tel message. Et nous voici à des hauteurs que des extrapolations partant du comportement animal ne laisseraient guère espérer.

Mais ce n'est pas tout. Les théologiens remarquent que, dans la réponse qu'il fait à l'appel de Dieu, l'homme répondra avec une spiritualité masculine et la femme avec une spiritualité féminine. Ainsi, même dans son engagement suprême avec l'au-delà, l'être humain reste porteur de son sceau de sexualité. Mais alors on conviendra sans peine que, s'il reste vrai que cette force mystérieuse nous rattache par en-bas à l'animal, elle ne saurait plus désormais être confondue avec une simple impulsion viscérale.

(19) Cfr dans *Médecine et sexualité*, coll. *Convergences*, Paris, Spes, l'étude terminale de M. l'Abbé J. Rambaud, Prof. à la Faculté de Théologie de Lyon.

CONCLUSION

Ainsi, quelque incomplète que reste cette esquisse des relations entre la sexualité animale et celle de l'homme, on est amené à répéter — et cela n'a rien d'étonnant — ce que le R. P. Teilhard de Chardin dit de la vie et de l'esprit : « la pensée succède à la vie, en franchissant un seuil ». En citant cette formule et en la faisant sienne dans son beau livre « l'Idée de création et ses retentissements en philosophie » (20), le P. Sertillanges ajoute : « Quand on franchit un seuil il faut parler ici de continuité et de nouveauté, d'évolution *de plano* et de transcendance ».

D'avoir pris plus nettement conscience de cette *liaison* mais aussi du *seuil*, qui *rattache* et *sépare* à la fois la sexualité animale et l'amour humain, devrait pouvoir nous garder de l'erreur que nous côtoyons sans cesse, de ne songer tantôt qu'à l'aspect charnel des problèmes que soulève l'être familial, tantôt qu'au côté spirituel qu'ils découvrent. Mais rien n'est difficile, hélas ! comme de traduire une telle unité par nos pauvres mots qui fatalement se juxtaposent et d'agir toujours autant et à la fois sur les deux plans de la matière et de l'esprit.

Lyon. Docteur René Biot.

---

(20) Paris, Aubier.